

Urszula Koziol

Née le 20/06/1931 dans le village de Rakowka dans les environs de Bilgoraj. Poète, romancière, auteur de littérature pour enfants et rédactrice. Issue d'une famille d'enseignants, elle a suivi des études de lettres à Wrocław, a été enseignante puis directrice du Conseil culturel de Wrocław de 1965 à 1967. Elle collabore à l'hebdomadaire *Poglady* (Opinions), et, à partir de 1971, elle devient collaboratrice au mensuel *Odra*. En 1971, U. Koziol reçoit le prix de II^e degré du ministère de la Culture, qui est l'une des plus hautes distinctions en poésie. Elle a également reçu de nombreux autres prix littéraires de 1963 à 1969.

(Pendant de nombreuses années, elle a été privée de la possibilité de se rendre à l'étranger, aux colloques, manifestations littéraires ou séjours d'étude.)

Elle a publié : *Les osselets de caoutchouc*, 1957 ; *Les pauses de la mémoire*, roman, 1964 ; *Au rythme des racines*, poèmes, 1963 ; *Le trait et le crayon*, poèmes, 1965 ; *Liste de présence*, poèmes, 1967 ; *Choix de poèmes*, 1969 ; *Des oiseaux pour la pensée*, roman, 1971 ; *Au rythme du soleil*, poèmes, 1974 ; *Choix de poèmes*, 1976 ; *Dans la salle d'attente*, feuilleton litt., 1978 ; *Trois mondes*, drame, 1982 ; « *Noli me tangere* », nouvelles, 1984.

POÈME NU

Le soleil allait s'envelopper d'obscurité
Mais je suis parvenue à le tourner vers l'aube
que ce jour ne passe point
ou qu'il renaisse

la joie pure
sans raison apparente
est tombée sur moi comme l'ombre d'une buse
qui s'est arrêtée en vol

par une vague de musique interne
portée jusqu'au-delà de ton absence
je suis si transparente
si ouverte pour le flux des ombres et des lumières
que le ciel se regarde en moi

et d'un coup je sens je sais
tu es proche
comme si j'étais sur la ligne de tes prunelles

la nuit précédente dans ton rêve entrouvert
j'ai couru sans frapper
pour un instant

je t'ai trouvé dans la neige noire
parmi les paons roses
mais quand éclair j'ai traversé le triangle obscur vers toi
j'ai entendu le battement de ton cœur

tu as regardé
et les astres immobiles dans une brusque explosion
ont échangé leurs places

aujourd'hui tout mon corps est une bouche
qui crie ton nom

sous ma peau
à la hauteur de la taille
la marguerite d'or rayonne
comme un soleil incandescent
dès que tu m'approches

la pluie blanche dans les lilas et rouge dans la rose
par le bruit pressant me dénude tout entière

qu'il ne passe point, ce jour,
je ne veux pas de nuit sans toi

tout mon être est un chant silencieux
qui te charme et t'appelle

j'ai ôté ma robe comment la remettrai-je

CHOSSES PERDUES

Tu es d'ici là-bas.
Tu es ici jusqu'à.
Ne regarde pas pleinement
à l'intérieur de toi.
Ni derrière toi.
Le sommeil rive encore la paupière
du traqueur. La matinée
est tout entière à toi
et peut-être l'après-midi.

Ne regarde pas pleinement.
N'épuise pas ton regard alentour.
Voici l'échappée devant toi.
Et peut-être ta nuit.
Réjouis-toi du soleil.
Bois à la source.
Laisse tes jambes se dégourdir
sur l'herbe opulente.
Laisse tes compagnons venir
et laisse-les s'en aller.
Laisse faire les nuages
qu'il pleuve ou pas
car il est bon de sentir la terre
sous le bras désœuvré
avant que la course dernière
n'estompe ses contours.
Une branche craque dans les buissons
un caillou tombe.
Ne te retourne pas encore.
Ne devine pas encore.
Et maintenant élance-toi.

Maintenant

cours avec le troupeau
bien que toi seule
toi

l'on te poursuive
antilope élue
ô éternelle Niobe
renversée brutalement
par ton guépard
tu l'as à présent
ton sel
retrouvé
tu as
tu as enfin
la pierre perdue —
retrouvée.

EN ÉCOSSANT LES POIS

... je dois le prendre tout entier (marmonnait la femme)
avec la couleur de sa peau et l'odeur de sa sueur
le cou aussi, la rouge vésicule de sa voix,
ainsi marmonnait la femme en écosant les pois

(on trie bien les pois d'une même gousse)

Car si je l'ai choisi je ne peux rien trier
je dois prendre et sa bouche et l'haleine et les mots
avec elle ses mains aussi même si elles ne sont pas
celles dont je rêve. Je n'en prendrai pas d'autres
même si elles ne sont pas je dois les prendre
et l'endroit où elles manquent aussi.

Ensuite j'attendrai qu'il prenne en moi
comme la greffe prend. Alors je suis la glèbe.
Ou comme prend un départ. Alors je suis la plaie
le détachement lent des yeux, des mains, des mots, des gestes
je suis l'amputation interne le lit sans fleuve
je ne le jetterai pas hors de moi
comme la gousse expulse les pois.

(l'homme entre ivre s'écroule sur la table)

Nous sommes nées pour supporter la douleur
la transsubstantation du pain en chair nous est quotidienne,
en partageant la michette c'est nous-mêmes que nous partageons
pour ensuite rassasier de pain ce qui est partagé.

Les femmes — celles avec les seins qui pendent sur leur ventre
je parle des femmes qui sont comme des kangourous
leurs mains qui écosent les pois, leurs mains avides
qui maudissent le ciel avec leurs doigts englués de terre.
Les hommes partagent les globes comme on lotit le pain
leur partage est vain et il tourne en sang
alors recouverts par la peur ils s'abritent dans l'alcool
et ils restent enclos dans la peur — marmonnait la femme
en écosant les pois — et ça peut s'arrêter là.

(l'homme donne un coup sur la table et s'effondre sur elle)

Quand je le prends je ne trie pas
c'est tout entier que je le prends. L'audace de ses rêves,
et sa peur je dois la prendre sur moi quand des visions
de fin du monde dans la nuit l'arrachent au sommeil
et traverser cette peur comme on traverse un fleuve
tourmenté en portant très haut dans les mains
le quotidien du salut : le pain et la chair.
Sa tendresse et sa grossièreté je dois les prendre aussi
car il est plus fort de son amour précaire
et plus faible aussi de cet amour nomade
mais il faut être fort pour supporter la douleur
et non pour l'infliger — pensait la femme.

Traduit par Isabelle Macor-Filarska
et Grzegorz Splawinski